

qui est le pivot de l'existence et comme le thermomètre du bonheur domestique. Leurs recommandations n'ont pas été stériles et ils pourraient citer bien des anciens patronnés qui ont su, par de judicieuses épargnes, s'assurer en quelques années " une poire pour la soif ". Puissent-ils n'avoir que des imitateurs !

J'ai nommé les anciens. La plupart d'entre eux conservent avec le Patronage les plus cordiales relations comme ils en gardent le plus reconnaissant souvenir. Dispersés sur tous les points de la ville, enfermés la semaine entière dans des usines fumeuses, ils savent trouver le dimanche et plusieurs fois la semaine, une ou deux heures pour faire visite aux Frères et aux collègues qu'ils ont connus au Patronage. Et comme le bonheur de se revoir est mutuel ! De chaudes poignées de main mettent le clavier à la joie, les questions grêlent, les dialogues prennent de toutes parts, les réflexions hilarantes jaillissent coup sur coup. Caton même n'y tiendrait pas. Aussi les traditionnelles explosions de rire battent leur plein : pensez donc si l'on peut être triste quand on a comme qui dirait ses vingt ans. Que la police s'en émeuve, bagatelle ! les rieurs sont nombreux, ils sont chez eux et.... ils le savent. Les anciens pourtant ne viennent pas tous ; mais les Frères ont fait la douce expérience que ces absences ne dénotent pas toujours, il s'en faut, absence de cœur. Ouvriers, les anciens apprentis, émigrent avec l'ouvrage, quelquefois de gré, plus souvent par force. L'un se dirige sur Québec, l'autre sur Ottawa, celui-ci pousse jusqu'aux Etats ; celui-là jusqu'au Vieux Monde, pour revenir.... Dieu sait quand. Ceux qui reviennent, les Frères le constatent avec bonheur, omettent rarement leur visite au Patronage. Cher Frère, disait na-